

chapitre 19 : Pâques, ô Pâques du Seigneur !

Je lus dans le livre :

"C'est ici que notre oeuvre se parfait mon fils. Dans la double voie sèche et brève, la conclusion de la montée de la gamme musicale du travail de l'artiste s'opère quand l'ut à l'octave résonne majestueusement. Enfin ! Dans la nuit de la Résurrection, et en ce même temps où le Christ jaillit de son tombeau, toi tu meurs et tu ressucites avec lui en un instant. Quand le diacre dit : "Je t'annonce une bonne nouvelle, le retour de l'alléluia !" alors apprends que la note finale de l'oeuvre vient joyeusement de retentir. Et quand soudain les portes des enfers s'ouvrent pour la libération du vieil homme, et que, du silence du sépulcre, le Christ victorieux du tartare tire par la main le couple antique, Adam et Eve, alors tu viendras tel les nouveaux initiés au baptême, prendre ta place parmi le peuple des adeptes du Grand Oeuvre de Dieu...

...si tu flammes ton travail en cours de route, tout est à recommencer. A toi de trouver la méthode la plus simple pour éviter cet inconvénient, plus fréquent qu'on ne le pense. On peut aussi utiliser cette maladresse, mais le "truc", le "truco" des sages, est difficile à découvrir seul dans ce cas...

...la confirmation de la réussite vient violemment. Au moment où le creuset s'ouvre pour te montrer la châtaigne des sages, toi tu en recevras traditionnellement une autre, et tout autrement, de ta préparation: le coup doit porter à la tête et te tuer d'un coup. La bénédiction céleste opère alors en un instant, et tu ressuscites le temps d'un éclair. Tel est le modus operandi d'un travail sec et bref à la fois."

La fête des Rameaux avait passé et, comme chaque année, le Seigneur était entré dans la Ville, mais seuls ses ennemis ne pouvaient pas le voir (dans tous les sens du terme !). Moi je constatais dans mon travail cette cristallisation "feuillue" dont peu d'adeptes ont parlé en ces termes, sauf quelques uns, vaguement, en trompant "le souffleur de base" avec des expressions, idiotes ici, comme "terre des feuilles" ou "terre feuillée". Mais il s'agit d'une toute autre voie. Ayant eu le signe que je recherchais, je pus donc me préparer à la suite du travail. En

particulier, le servo-mécanisme de réglage de la température couplée à un ordinateur de contrôle me donna pas mal de fil à retordre.

Arriva la merveilleuse nuit du Jeudi Saint où le Maître a dit : "Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés "(Jn 15 v 12) et aussi :

"Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, je vous ai appelés amis" (Jn 15 v15).

Je suivis donc le rituel de la fête. J'ignorai qu'au même moment, en ce début de jour sacré de l'Islam, vendredi, (le jour commence en orient traditionnellement la veille au soir, au coucher du soleil, et non comme pour nous au théorique minuit¹ astronomique), en ce même moment, les musulmans finissaient pratiquement le mois de Ramadan. Les juifs, eux, s'approchaient du "Saut" (traduction du mot pâque, ps'ah, ce que les paras comprendraient aussi), de la grande nuit de la libération de l'esclavage de l'Egypte.

En rentrant, je rencontrai un des neuf.

"Guilhem, où vas-tu dans la nuit ?" lui dis-je.

Il sourit mais, un peu triste, hocha la tête et lança :

"Ne cherche pas à nous rencontrer cette semaine. Ton travail sera ardu et difficile. Fais le simplement. Nous te protégerons, mais il y a tant à faire pour tous les autres, ces tout petits ! La responsabilité que nous portons m'effraye parfois."

Et je lui dis :

"Je prie pour toi, pour vous tous, pour tous ceux qui cherchent, ce soir, pas seulement autour d'une église d'une mosquée, ou d'un temple écroulé ou reconstruit. Je prie aussi pour tous les égarés, et pour la victoire sur les pièges de cette nuit."

Et il m'embrassa alors, retrouvant franchement son rire :

¹théoriqueminuit

"Merci, prophète ! Que ton oeuvre soit la nôtre à tous !" Il me quitta, s'inclinant curieusement, à l'orientale. Cela se passait non loin de la porte d'entrée d'un jardin.

Le lendemain était le jour de la Crucifixion. Le rituel eut lieu à l'heure traditionnelle de quinze heures. En rentrant, je pratiquai alors l'équivalent alchimique, et mis ensuite le travail sous notre compost.

Puis, pour me changer les idées, je mis les nouvelles nationales à la télé, quand ce fut l'heure.

" ...liste de noms. Mrs Mattizzi et Perdro y sont nommément cités. La preuve est donc faite de la collusion de "la bande des stages", comme l'appelle le journal local "Le Clairon du matin", avec le monde de la drogue et du terrorisme international. Mais les deux principaux interpellés ne répondront pourtant pas présent à la convocation du juge x, du Parquet de Paris, chargé de l'affaire. Rappelons que ce magistrat se voit confier les affaires les plus délicates concernant le terrorisme. Mr Mattizzi s'est tué la nuit dernière dans un grave accident de voiture sur l'autoroute, alors qu'il tentait de sortir du pays. Mr Perdro, lui, vient de succomber à une crise cardiaque aux alentours de quinze heures, alors qu'il allait se présenter au Palais de Justice de Paris, ouvert exceptionnellement pour l'affaire. Cependant, on s'inquiète dans le sud-ouest. Les élus locaux de l'opposition de la région Languedoc-Roussillon reprochent en effet à monsieur z sa gestion de la Chambre de Commerce de xxx et réclament sa démission. A Paris, notre confrère "Le Dindon Décharné", dans sa dernière édition du soir, fait des révélations fracassantes au sujet du budget de l'Institut de Stages. On n'a pas été en effet sans remarquer le coût énorme que représentait tout le matériel de la seule salle de conférence, miraculeusement quasi-indemne. On s'interroge. Que devait donc représenter le montant du reste qui a disparu sous les cendres ? D'autre part, une indiscretion de "L'Orage Matutinal", dans son édition de demain matin, signale que les services spéciaux du ministère des armées ont bien confisqué le matériel électronique et apoustique de cointe, euh, acoustique de pointe, ainsi qu'une vidéocassette restée curieusement oubliée dans l'appareil. Nous attendons d'autres révélations dans les heures qui viennent. (retour sur le présentateur face à un grand personnage de l'état) :

Monsieur le ministre de l'Intérieur, bonsoir. Plusieurs sénateurs et députés, de toutes tendances confondues, ont mis en avant l'existence d'une résistance certaine à ce que la vérité soit faite sur toute cette affaire. Certains demandent même une réunion exceptionnelle de chacune des deux chambres. A votre avis, monsieur le Ministre, n'est ce pas un peu trop prématuré ?

(gros plan sur le ministre)

Certainement, mon cher Mollin-Coriander ! Pour l'instant, nous avons affaire à une importante enquête sur le banditisme international. Qu'on nous laisse faire notre travail ! Certains veulent utiliser le scandale sur toute cette histoire pour nous faire croire à un complot, ou que sais-je encore ? Même Cybel..., si bel et bien il y avait action souterraine, cela ne pourrait venir que de manipulations extérieures à notre pays. Je puis vous cer-ti-fi-er, qu'avec mon collègue de la Justice, nous allons tirer rapidement cela au clair, et que nous avons donné à tous les responsables compétents, la to-ta-li-té des moyens à notre disposition. Mais, de grâce, pas de contes de loups-garous pour enfants en bas âge ! Qu'on nous laisse travailler ! Je veux que les Françaises et les Français se rassurent. Nous sommes à même de régler rapidement cette histoire, comme nous l'avons toujours fait dans le passé."

C'est pleinement rassuré, comme les 53.999.999 autres de mes concitoyens, que je me mis à table, d'un fort bon appétit d'ailleurs (surtout pour un soir de Carême). Puis je repartis, non sans avoir reprogrammé la valeur du contrôle de température de mon creuset. Il me semblait que cela allait trop vite, ou trop lentement, selon les heures.

A l'Eglise, pour la veillée nocturne de prière devant le tombeau du Christ, parfumé et fleuri, en attente de la Résurrection, je priai et méditai beaucoup cette nuit là.

Le lendemain matin, je repassai à l'Eglise. On préparait déjà la fête qui se tiendrait là, le soir. Très souvent, dans "l'Eglise d'Orient", ce jour du Samedi Saint est prétexte à faire le grand nettoyage annuel des locaux religieux. Une façon comme une autre de se dire, à soi-même et aux autres, que l'on doit trier et remettre de l'ordre sa vie de tous les jours, sur un cycle complet des saisons.

En sortant, dans une des rues animées du centre ville, je rencontrai Michel, mon copain d'enfance. Je le pris à partie gentiment, (au sens de "courtoisie", comme au temps de la brillante civilisation médiévale occitane, etc...), comme on le faisait autrefois au lycée:

"Alors, vieux rabbin barbu, on ne se lamente pas trop en ce jour de Pissah (Pâque) ?"

D'où la réponse hilare de l'autre :

"Et toi, homme-pieu, toujours autant fiché en terre des gentils (goïm) ?"

"Eh oui ! fis-je. Qu'est ce que tu veux, je marque toujours, autant que les autres, une barrière aux boeufs de base !"

"Tu veux parler des béarnais, sans doute ?" (Il faisait allusion à la fois à certains de mes ancêtres, et à "l'écusson" de cette région, qui reprend le motif du boeuf. Et, en plus, avec le jeu de mot avec "borné", le salaud !)

Et nous nous taquinions ainsi, mais sans y voir de mal. Seuls les constipés de service, les "tradis" de nos deux confessions différentes, y auraient vu matière à scandale. Tout à sa joie de me revoir, il m'invita au repas de midi chez lui.

"Mais c'est Pâque ! Et je suis trop "gentil" (au sens de "non juif", cette fois) pour vous autres !" fis-je, intimidé soudain.

"Justement ! C'est parce que tu es trop gentil, comme tu dis, que je t'invite. Et papa, ça lui fera plaisir, lui qui était le grand ami de ton père."

En entrant dans la maison, je fus surpris par la lumière et la joie de cette maison.

"Salut l'ancien !" dis-je au père de Michel, tout en vénérant par le toucher, comme on le fait d'habitude, la Mezouzah à la porte. Je n'étais pas juif, mais je respectais les coutumes de mes hôtes invité, d'autant que le texte du "Shmah Israël ..." inscrit dessus en caractères hébraïques, dans le petit creux du mur, prend aussi, pour qui le sait, un singulier sens alchimique, version voie brève.

La mère de Michel, apprenant l'invitation de son fils, l'approuva, et, selon la tradition propre à cette famille, me remit la kippah, la calotte, avec de curieux motifs traditionnels, ceux réservés aux "prosélytes", et me la fixa aux cheveux. Il y avait partout des fleurs et des rameaux de palmiers dans le grand salon donnant si joliment sur le superbe jardin intérieur.

Je taquinai Rachel, l'éblouissante soeur de Michel, tout en l'embrassant :

"Tiens ! Tu n'as pas mis tes téfilim depuis ce matin ?" (il s'agit des "cubes" contenant des versets de La Torah qui, fixés par le moyen de bandelettes sombres, donnent un curieux aspect au pratiquant.)

"Idiot, tu sais bien qu'on ne les porte pas, nous les femmes ! (encore que je l'ai vu faire, par deux fois, en des lieux très précis, et pour des circonstances cruelles), et, de toutes façons, ça ne se fait pas les jours de fête !"

Mais arriva un ami de "l'ancien", âgé et réfléchi, dont on me dit qu'il revenait récemment de Safed en Israël. Spontanément, je l'appelai intérieurement "le sage". Tandis que nous entamions les présentations, tout s'agita, des dernières préparations de la table. C'était quelqu'un de très très versé dans l'étude de la Bible, ce qui me fut une agréable surprise. Mais nous fûmes interrompu à plusieurs reprises par le téléphone, dont même une fois par un appel des cousins de Michel, appel venant de Jérusalem, précisément. On se souhaitait mutuellement une bonne fête !

Je dis :

"Mais n'est ce pas interdit de toucher à un téléphone le jour du Shabbat ?" Lui, le sage, me répondit :

"Lorsque qu'il s'agit de transmettre la joie et l'espérance, rien n'est interdit par notre Loi, mon fils, comme le dit Le ..."

Et suivit un nom incompréhensible de bonhomme (au sens occitan de boun-hom, prononcé habituellement boun-hom'n) très savant. J'étais assez amusé de la façon qu'il avait de parler de quelqu'un de grand et de savant. Au lieu de dire, comme vous et moi : "comme dit xxx de la ville de

uuu", il employait l'expression: "comme dit Le xxx de uuu". Mais je savais que c'était là une tradition ashkénaze (du nord de l'Europe) plus que sépharade (du sud de l'Europe).

Je repris, toujours à cheval sur mon vieux complexe :

"Mais ne m'est il pas interdit de manger avec vous, surtout un jour de grande fête ?"

Et il reprit :

"Non. N'est il pas écrit dans la Torah : "Tu honoreras l'étranger au milieu de toi, car n'as-tu pas été toi-même étranger en terre étrangère ?"

Me revint alors la parole de Saint Paul :

"Pratiquez entre vous l'hospitalité, car certains ont reçu ainsi des anges sans le savoir."

Mais, très vite, nous passâmes à table. Je me dis que le père de Michel devait être d'une curieuse espèce, pour ne célébrer cette fête qu'avec un petit nombre de convives. D'habitude, on faisait cela en plus grand. C'était très agréable, ce repas, et au demeurant fort bon. Je passe sur tous les rites, étranges pour moi. Puis, vint le moment de la discussion dans le jardin. Dans le bel après-midi de printemps, où les arbres fleurissaient à s'en fatiguer de couleurs, on entendait des colombes roucouler. Une discrète fontaine faisait entendre son murmure, là bas, près des jolis carreaux de céramique bleue. Et, bien sûr, Gilles, toujours curieux, voulut en savoir plus sur ce curieux personnage, le sage, et de son voyage à Safed et en Israël !

Eh ben, je restai là sur ma faim ! (l'autre, La première, avait été fort bien comblée !) Pourtant, à chacune de mes questions, il répondait, toujours sur un texte de la Bible et avec un commentaire. Or, il se mettait de moins en moins à citer ses "comme dit Le truc ou Le chose", au fur et à mesure de la conversation. De plus en plus, la Bible seule était approfondie devant moi, devant nous les hommes, car ces dames venaient de nous quitter avec une quelconque politesse. Les autres se turent² autour de nous deux, tandis que le chant des oiseaux se faisait plus fort près de la fontaine.

²taisèrent

Vint un moment où, voyant notre niveau de l'instant, il ne parla exclusivement que du texte sacré. L'Esprit était venu parmi nous tous sans que nous le sachions, sauf lui, peut-être, qui souriait dans sa barbe rêvant à quelque chose d'inaccessible, au loin. Il me dit alors d'une voix douce en souriant toujours autant :

"Allez prophète, parle ! Dis nous le murmure qui vient au coeur, du Saint, béni soit-Il!"

Et soudain, mon être déborda comme d'une coupe ou d'une fontaine jaillissante³. Et je me mis à parler. Et je vis en lui toutes ses interrogations, sa science⁴ et sa sagesse. Et je compris. On me souffla d'En-Haut dans quelle direction je devais parler. Oui, cela dura, me semble-t-il, longtemps, mais j'avais tout oublié de la durée et du temps, tandis que les oiseaux de ce jardin magnifique faisaient retentir leur si beau chant.

Je ne me souviens pas de tout ce qui fut prononcé en cette heure bénie, sauf peut être quelques moments précis, par-ci par-là. Je me souviens seulement de ce qu'il me posa une question très précise sur la succession royale d'Israël. Et cela fusa alors de moi, comme un jet d'hirondelles au ciel, au printemps :

"Ne sais-tu pas que le nom du premier roi d'Israël et du dernier (Shaoul, ou Saül, et Sédékias) commencent par la même lettre, mais l'initial porte le shin signe de l'Esprit, tandis que l'ultime le samek uniquement ? Ceci pour faire comprendre que l'onction de Samuel s'était peu à peu retirée des rois de ce peuple."

Je pensai en même temps : mais où est-ce que je vais chercher ça ?

"Continue, continue, ne t'arrête pas, fils d'Israël !" m'encourageait l'autre, (alors que certains se seraient encouragés ici, mais à tort).

"C'est qu'ils avaient fini par oublier le rôle de la femme, celle par qui tout est venu, et par qui tout reviendra. Beth-Shaby (Bethsabée), la mère de Salomon, et Ruth, l'ancêtre du roi David, n'étaient-elles pas d'abord femme ou fille d'étranger ? N'est ce point pour signifier que c'est par

³jaissante

⁴scinece

l'étranger (Galil ou Galaad, Galû du bi en akkadien) que viendra le sauveur ? Qui sait bien entendre cela aujourd'hui ? Et, d'ailleurs, les trois piliers de la sagesse d'Israël ne sont-ils pas Shalomoun, Moshé et Héli (Salomon, Moïse et Elie) ? Or, l'ensemble de leurs initiales ne fait-il pas le "Shmah", l'ordre que doit entendre tout le peuple ?"

Je ne me savais pas aussi savant ! A part quelques forcées, et donc suantes, leçons obligatoires (mais pourquoi ?) d'hébreu de mon père.

"Mais poursuis donc !" dit l'autre.

"Ainsi, si nous prenons (en hébreu) les lettres initiales et finales de Bethsabée, et que nous y insérons⁵ le resh de Ruth, moyennant une partie du mot de Eve, on trouve Béréshit. Ce qui signifie que cela était prévu dès le commencement. Enfin, sache que tout le verset du "Shema Israël", contient tous les noms des grands prophètes de Dieu, Béni soit-Il, à commencer par David et Ieshouah (Josué)".

Baba, le gars ! (Moi, pas lui !) Je ne me savais pas si savant ! Est-ce là un des effets du grand oeuvre ? Les adeptes ne disent-ils pas qu'on arrive à entrer, et à comprendre toutes les traditions de la terre ? En serais-je donc arrivé là, à présent ? Mais tant de belles tirades m'avaient fatigué. Et après un dernier grand verre d'une sorte de "bitter" rouge, sucré et très rafraîchissant, je quittai, à mon grand regret, la famille de mon copain Michel, et ce noble et si précieux personnage, apparemment lui aussi très pressé de s'en aller.

En rentrant, le soleil déclinait fort, et je me précipitai vers mon laboratoire. Tout ce passait bien, et était prometteur. Je dus cependant, encore une fois, donner à l'ordinateur de contrôle une nouvelle programmation, adaptée à la régulation de la température.

Enfin, la liturgie de Pâques commença devant l'église. On ouvrit les portes après le retour de l'Alléluia⁶, et le prêtre, muni de ses deux candélabres, à la triple et la double lumière, pris le cours de la longue, longue, "messe" orthodoxe de cette nuit.

⁵insériont

⁶l'allélulia

Au fait. Savez-vous que ces deux fameux candélabres d'argent sont décorés de trois rubans de soie noués joliment à la base ? Les couleurs en sont traditionnellement, depuis des siècles⁷, le vert, le jaune et le rouge. (Voilà qui va faire plaisir à tous les *rastas* du monde !). Le vert est, bien sûr, le printemps de l'oeuvre. Le jaune représente le doré des blés et la couleur du coeur de l'oeuf pascal. Le rouge rappelle les vendanges du Seigneur et la pierre à la perfection, c'est à dire la flamme de Pentecôte. C'est aussi un résumé discret des trois voies. Dans l'ordre : l'humide, la brève, la sèche.

C'est à tout cela que je songeais, tandis qu'à l'envi, on répétait en chantant au milieu de l'encens et du sourire des Icônes :

"Le Christ est ressuscité des morts. Par Sa mort, Il a vaincu la mort. A ceux qui sont dans les tombeaux, Il a donné la Vie !"

Enfin, tout finit au milieu des rires et des embrassements. Il faut avoir vécu cette nuit là, pour comprendre la densité et la joyeuse présence de ce moment. Vraiment, une ivresse sans vin, une gaité sans débordement ! Il y avait là, dans cette salle ancienne, voûtée à la façon gothique, comme je l'ai dit, comme un relent des antiques célébrations du temps des premiers disciples, sous le règne des Césars.

Puis eut lieu le traditionnel jet des oeufs durs colorés et bénis. Les diacres et les prêtres jetaient à la foule ces pièces, comme des boulets. Gare à celui qui en recevait une à la tête ! Il m'en tomba un, de ces oeufs, dans la main, et sans faire grand chose à cela. Je regardai : il était tout bleu. Je pensai, alors amusé, à mon petit ami Jeannot Lapin, qui m'avait tiré malicieusement du lot un des rares "coucou" (comme disent les gosses) de cette couleur ce soir là. Entra alors, par la porte ouverte de la nuit de printemps, un jeune homme assez égaré. Un mendiant, pensai-je !

Ce furent alors les agapes (enfin ! dirent en "choeur" les habitués de cette fête.). Et la table du buffet fut prestement mise, en l'église même, car celle-ci était assez petite. On ouvrit les bouteilles (du bon vin, croyez moi !) et les plats froids apparurent comme par miracle. Evidemment, tout en poursuivant d'animées discussions, les braves paroissiens, habitués à cette très agréable coutume, avaient vu quelque

⁷ siècles

tropisme se mettre soudain en action, et déjà ils se dirigeaient vers le repas. Les verres tintaient joyeusement autour de la grande nappe étouffée presque, par tout ce monde. Seul le jeune homme se tenait à l'écart, timide.

C'était un jeune beuhr de la vingtaine environ, et je le voyais maintenant assez distinctement dans l'ombre de l'entrée. Je le considérai alors, je fus même étonné de ma méprise. Il était habillé de la tunique de toile blanche, brodée du même, au col officier, et aux brandebourgs presque invisibles, du fait de la blanche soie du tissu. C'était l'habit traditionnel des fêtes musulmanes du Maghreb, et il avait l'air d'un prince des mille et une nuits, ainsi vêtu.

"Je m'appelle Calid, me dit-il très poliment, fier comme un habitant du désert, et je suis entré parce qu'il y avait du bruit et de la fête."

Je lui signifiai qu'il était le bienvenu, et l'introduisis dans le cercle des joyeux paroissiens. Puis moi, l'oubliant un peu, je continuai à discuter avec l'un ou l'autre des pas tristes "agapéens" de ce soir là. Mais, comme il arrive souvent, lorsqu'un élément étranger, trop étranger, survient en nos communautés occidentales, la gêne se dresse vite, même involontairement, et le pauvre malheureux "estrangerse", comme on prononce ici à Montpellier, se sent rapidement exclu. Autrefois, c'était un devoir d'aller vers l'inconnu. (Faire le contraire aurait été une grave insulte pour l'ignoré, et l'objet de moqueries cruelles pour le gros balourd de rustre qui s'y serait risqué). J'ai horreur de vivre ce genre de situations idiotes, c'est pourquoi j'essaye de ne pas la faire subir à d'autres. Et je me mis, à mon corps défendant, parce que je ne pouvais faire autrement, vu que la "prébystera", la femme du prêtre du lieu, ne daigna pas bouger le petit doigt, comme tous les autres d'ailleurs, je me mis à discuter avec lui, et fis ainsi assaut de civilités.

J'appris donc qu'il venait du Maroc, qu'il était très cultivé, et qu'il venait faire ici des études de médecine. La discussion finit, de polie, par devenir franchement intéressante lorsqu'il m'apprit, près de l'autel, car nous finîmes par nous réfugier là, qu'il était descendant du Prophète. Je le vérifiai en me renseignant sur son nom de famille, car les familles royales musulmanes ne sont pas si nombreuses que cela.

Mais il devait être quelque peu voyant (ce que je sus après, et cela venait de son père), car il me demanda :

"Mais tu n'es pas comme les autres, car je vois sur toi la Barakka. Tu ne serais pas muslim (musulman) toi aussi ?"

Je ris franchement. Après avoir vécu la fête de Pâques, cela semblait rigolo ! Mais il poursuivit, en regardant autour de moi comme rêveur :

"Non. Je sais de quoi je parle ! Et cela remonte à loin. Tu l'a même oublié. C'est depuis ta naissance."

Mais j'avais été baptisé enfant, et je ne me voyais rien de commun avec l'Islam apparamment, sinon que... Et un vieux souvenir ancien, de quelque chose de précis, dont je ne vis pas même les images, car cela remontait effectivement au jour de ma naissance, une certaine circonstance, quelque⁸ chose revint à ma conscience.

"Oui, oui, me dit-il, cela doit être ça ! Essaye de te rappeler. Si tu veux bien m'en parler, bien sûr !"

Tout en me mettant psychologiquement sur mes gardes, mais je ne sentais pas de menace derrière lui, au contraire, je lui dis ce que je savais. Et je me ressouvins au fur et à mesure, comme il arrive avec un vieux bouquin non relu depuis des années. Selon les paroles rapportées de ma mère, voici ce que je retrouvai, de tous ces vieux souvenirs engloutis depuis longtemps, voici ce qui arriva le jour de ma naissance :

Contrairement à pratiquement tous les gens de ma génération, je ne suis pas né dans une clinique ou un hôpital, mais bien dans la propriété de mon grand-père, dans les Cévennes. Ce dernier avait une servante musulmane, une brave grosse dame toujours rigolote, et à qui je fis les pires tortures de farces durant mon enfance. Or cette dame, dont je me souviens encore des sept ou neuf bracelets d'argent au poignet, et de la main de métal précieux portée au cou, cette brave nounou était là quand je naquis. Quand ma mère accoucha, elle se mit soudain, à l'étonnement de tous, à pousser un de ces "youyou" de joie, classique des jours de fêtes du Maghreb d'où elle venait, en frappant les mains d'allégresse dans toute la maison. Et elle psalmodiait en disant "bonheur, bonheur, bonheur pour

⁸quelqe

cette maison, et pour nous tous !". Quand on lui demanda pourquoi, elle le dit volontiers dans sa langue simple. C'était que j'avais, paraît-il, point de vue Islam, décroché le plus gros des lots. J'étais né, ô coïncidence, le jour d'une certaine fête musulmane.

"Et c'était quel jour ?" me demanda le jeune Calid.

"Je ne me souviens plus. Mais je peux te dire quel est le nom que la femme me donna spontanément ce jour là. D'ailleurs, il paraît qu'on a failli, au lieu de Gilles, m'appeler Aniel, à cause de ça. Et je ne sais toujours pas pourquoi !"

"Quel est il, ce nom ?" me demanda-t-il⁹, de plus en plus intéressé (mais pour quelle raison ?).

"Abd El Kébir" fis-je.

Ce nom lui fit un grand effet. Et il m'expliqua (dans une église, drôle ! Mais cela ne me gênait pas le moins du monde ce soir là), que cela correspondait à la Grande Fête, avec tous les détails théologiques, sauf la coutume. Cependant, j'aurais du apprendre très tôt les détails de cette coutume, bien des déboires m'auraient peut-être ainsi été évités.

Cependant, la fête finissait. Et la chère presbytera nous jeta même quasiment dehors, avec, pour moi, le prétexte de m'occuper de cet "envahissant" personnage. Depuis, cette femme si hospitalière a disparu de l'horizon de la ville. (Mais pour quelle raison ? Cela venait-il seulement du monde visible, ou bien plus encore de celui, plus rigoureux, des anges ?)

Dehors, la nuit était enchanteresse. Douce, agréable avec un léger vent, tandis que la lune peu après son plein, éclairait gentiment (ah Occitanie, ma terre !) les rues. L'animation y était réduite à cette heure, mais, cependant, on voyait des jeunes, souvent en couples, passer rêvassant. Non, et non, me dis-je ! Je ne vais quand même pas ce soir de Pâques entrer dans le labyrinthe. Où vais-je p., euh sortir, veux-je dire, à partir de là ? Et je m'accrochai, pour cette raison même, en quelque sorte, à ce bon et fier Calid, tandis que lui, toujours dans ses pensées, ne voyait rien et traversait toutes les rues et les places, tout à sa

⁹demanda-il

théologie musulmane. C'était, me dit-il, la première fois qu'il en parlait comme ça à un "infidèle". Mais, souriant, il reprit :

"Pourtant, je te le dis, tu n'en es pas un !" Je souris de son apparente naïveté. Je ne savais pas, à l'époque, le sens précis que voulaient dire ses paroles, venant de la part d'un fils héritier de toute une communauté religieuse, et, au surplus, descendant du Prophète, à qui les immams avaient reconnu la présence de la barraka (ce que je sus longtemps après, car aujourd'hui Calid est un grand ami). Naïf, le Gilles, que je vous dis !

C'est sur une vieille placette, aux maisons à fenêtres gothiques, que nous choisîmes de discuter ainsi aimablement, comme si cela faisait des siècles que nous n'avions pas parlé ensemble. Vous est-il arrivé, avec un ami, de voir une conversation au téléphone interrompue soudain ? Rappelez-vous de l'impression que vous avez, à ce moment là, avec votre interlocuteur, lorsque la conversation est rétablie de nouveau. C'est un peu ce que nous ressentions tous les deux, ce soir là, parmi les bâtiments si bien restaurés d'une ancienne cour intérieure du palais des rois catalans. Avec la lumière de la lune sous le grand palmier, et qui frissonnait rêveusement au vent, cela faisait comme un tableau ancien, ancien. A la fois médiéval et antique.

Mais il voulut m'éprouver :

"Si le Christ dit "Avant qu'Abraham fut, Je suis", qui est donc celui qui a parlé à Moïse ?"

L'animal, il savait bien l'Evangile ! Mais, comme le Coran, eh bien, je le connaissais ! (contrairement à ceux qui critiquent¹⁰ trop facilement, sans rien savoir), je lui répondis du toc au toc :

"N'est il pas écrit : "La piété ne consiste pas à tourner votre face vers l'orient et l'occident" (Coran II, 177), et pourtant, que faites vous donc, en vous prosternant tous les matins ou tous les soirs, selon les régions du monde ?"

¹⁰critiqueent

Il reconnut d'un signe de tête. Mais sans doute connaissait-il la réponse, car il sourit, toujours très fier. Il me demanda simplement de poursuivre, sans attendre sa réponse à lui. Et je dis :

"Le Prophète veut dire par là plusieurs choses :

"D'abord, "Tu n'adoreras point le soleil, la lune et les étoiles".

"Ensuite, comme l'orient et l'occident sont les points de lever du jour et du début de la nuit, il veut dire, ainsi, que tu ne te préoccuperas point, ni du sens de ta naissance, ni de celui de ta mort. "Car tu es entre Ses mains".

"Enfin, si tu rapproches cela des heures de la prière. Celle de midi, correspondant à l'âge mûr de l'homme, et surtout, l'autre, celle de la nuit, qui peut varier selon ton goût, ce sont donc les plus importantes de toutes.

"Cette dernière, par son irrégularité, indique que la venue du Mahdi à la fin des temps, se fera sans que tu le saches, à l'heure que Il a prévu."

Et, au sujet des temps, des heures, et des anges, nous parlâmes longtemps. Je lui expliquai le sens secret des lettres étranges, par-ci par-là, dans le Coran, à quoi cela correspondait dans l'alchimie de la voie humide. Les templiers le connurent bien, et nous le rapportèrent en Europe.

Alors, à cause de cela même, il se dévoila. Et, m'embrassant comme un frère dans la doctrine, il me dit qu'il était lui aussi alchimiste. Nous échangeâmes alors, à partir de là, de confidentiels points de techniques, en tentant les traductions, pour faire le pont de deux mondes si lointains que sont l'Europe et l'Islam. Il connaissait en particulier le jeu de "smôn" l'Oie, mais le préférait dans sa forme plus féminine du Jeu d'échec. Je ne compris pas tout de son explication, trop terre à terre pour moi, je l'avoue.

A ce moment, arriva un jeune homme noir et hirsute, qu'il embrassa et qu'il me présenta. C'était son meilleur ami Morien, lequel traînait "par hasard" ce soir là dans les rues animée de la Ville, une guitare à la main. Il s'embrassèrent, tels deux frères

Il entama une conversation avec lui, apparemment sur un point de technique musicale, rapport à l'instrument qu'il remit à l'autre pour lui sonner un accord. Quand Calid eut fini ses explications, comme pour manifester poliment son départ, car il devait vouloir plutôt continuer sa précédente conversation avec moi, interrompue trop tôt, il l'embrassa de nouveau. J'avais déjà fait un peu connaissance avec ce jeune rasta aux cheveux longs tressés, c'est vrai, mais quand même ! Sottement j'en fis autant, croyant (mais c'était vrai !) qu'il était de la même école philosophique que lui, c'est à dire de l'ordre alchimique, tout comme moi. Tandis que je me retirai de ces effusions sacrées, quelque peu souriant, cela arriva. Il ne nous en laissa pas le temps. Ni à Calid, qui tenait toujours la guitare à la main pour la lui remettre, ni à moi. Je ne vis point le coup partir.

Oups ! Il m'envoya un superbe coup de boule. Le choc résonna curieusement en ma tête. Pourtant, je n'eus pas mal, ni ne tombai. Mais mon arcade sourcilière légèrement ouverte se mit alors à saigner, et je fus quelque peu aveuglé.

Pendant que je m'épongeais, Calid, croyant à ma furie, (j'étais pourtant très calme et désolé), Calid prit à part Morien. Et lui, comme un obéissant disciple, hocha la tête, reprit son instrument et repartit aussitôt, le manche moins au haut qu'à l'arrivée, et la bride enlevée du cou. Depuis, le quiproquo, car c'en était un, fut levé. Et Morien, tout comme Calid d'ailleurs, est devenu un fort bon ami, sauf quand ils se mettent à jouer ensemble le maître et le disciple d'alchimie. C'est vraiment chiant ! A moins que je n'aie pas le sens de l'humour oriental !

Calid revint alors, et, désolé, me donnant ses coordonnées, nous nous quittâmes aussi. Tout était gâché ! Il me dit pourtant qu'il s'excusait pour son subconscient.

"Pourquoi ?" repondis-je.

La réponse sonna comme un arrêt :

"J'ai oublié de te dire que la Fête Grande, le Kébir, tout comme la Pâque juive, est associée à un sacrifice rituel de moutons, qu'on mange ensuite, comme je l'ai fait ce soir dans ton église. C'est¹¹ pour ça qu'on l'appelle

¹¹ C'st

"fête du mouton" (et Aniel, pensai-je !). C'est pour ça, enfin, que le sang a jailli ce soir. C'est ma faute, et c'est involontaire ! Je ne savais pas que dans votre tradition de Pâque, tout se fait sans le sang, mais d'une autre manière que nous ou les juifs. Excuse moi ! "

Alors, je suis rentré tristement, sachant à quoi correspondait cette sentence. En entrant, mais je m'y attendais, je vis devant moi, dans ma chambre, le creuset se fendre lentement, avec un lamentable bruit de "chchch", au moment où j'ouvris la porte.

En approchant, je vis la pierre. Mais elle était un peu brûlée. La teinture rouge, cireuse, avait d'ailleurs un peu coulé à un endroit, comme une larme de sang séchée et resolidifiée, ou plutôt comme l'albumine de l'oeuf qui se caille au feu en coulant de la coque fendue, si on a idiotement mis cet oeuf là sur le brasier. Pourtant, je ne devais pas perdre courage. Car, je me mis à lire le livre, et je compris ce qu'il me dit de mon erreur :

Je devais entamer, dès maintenant et rapidement, la voie humide. Mais, bien que nous en ayons parlé savamment avec Calid, je ne savais pas où rattraper ma bévue. J'espérai pourtant. Et je m'endormis, bien déçu certes, mais confiant.